

Asghar Farhadi
« C'est mon devoir de continuer à demeurer en Iran... »

Anne-Christine Loranger

Numéro 274, septembre–octobre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64901ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Loranger, A.-C. (2011). Asghar Farhadi : « C'est mon devoir de continuer à demeurer en Iran... ». *Séquences*, (274), 40–41.



ASGHAR FARHADI

« C'est mon devoir de continuer à demeurer en Iran... »

L'édition 2011 du Festival des films de Berlin s'est déroulée dans l'absence fort dénoncée du réalisateur iranien Jafar Panahi, membre du jury pour la compétition officielle emprisonné depuis janvier 2011 pour six ans et interdit de filmer pendant 20 ans. Séquences a rencontré son compatriote Ashgar Farhadi, venu présenter **Une séparation**, deux jours après la première en compétition officielle et déjà grand favori de la presse internationale.

Propos recueillis par **Anne-Christine Loranger**

Les critiques de **Une séparation** sont unanimement excellentes. Vous êtes considéré comme le favori pour l'Ours d'or. Vous avez déjà obtenu l'Ours d'argent du meilleur réalisateur il y a deux ans pour **À propos d'Elly**. Comment vous sentez-vous par rapport à tout cela ?

Je suis très content de la réaction du public à Berlin, surtout parce que je craignais que le film ne touche pas le public étranger à cause de la relation à la langue persane et à la culture iranienne. Je croyais que la comparaison avec mon dernier film (**À propos d'Elly**) serait problématique. J'ai été vraiment très heureux de voir la réaction des gens. Je crois que le public s'est étendu. Recevoir un prix, cela signifie que beaucoup de spectateurs verront le film et il n'y a rien au monde de plus important. Pour moi, cela signifie aussi qu'il faudra faire mieux la prochaine fois. C'est toujours difficile pour moi de faire un film, alors j'essaie de le faire le plus rapidement possible et d'oublier le reste. Je fais les films auxquels je crois.

J'observe que dans tous vos films les hommes sont très doux, surtout avec leurs enfants, alors que les femmes sont plus fermes, presque tranchantes. Idem pour les films de votre compatriote Majid Majidi. Est-ce une spécificité culturelle de l'Iran, dont la culture persane est différente de celle du monde arabe ?

Si j'ai quelque chose à dire, je le dis à travers mes films. Je pense que si je montre quelque chose à travers mes films, cela aura plus d'impact.

C'est difficile de parler de la culture iranienne dans son ensemble. On ne peut pas dire que tout ce qui se retrouve sur l'écran dépeint l'Iran, mais j'ai le sentiment qu'il y a une relation. Les femmes à l'heure actuelle en Iran sont tellement braves, tellement conscientes de ce qu'elles veulent. J'essaie de montrer cela. Mais c'est l'histoire, en fait, qui pousse les personnages dans une telle situation.

Vous aviez des images obsédantes dans votre esprit quand vous avez commencé à écrire le scénario, ici même à Berlin. Quelle était l'obsession ?

C'était l'image d'un homme de mon âge tentant avec beaucoup de difficultés de laver son père. Et puis aussi l'image d'un divorce, de la séparation d'un homme et d'une femme. C'est la dernière image du film, ce moment où on doit dire au revoir, où on risque de ne jamais se revoir. C'est cette image qui m'a touché.

Vos scénarios sont taillés au rasoir, mais ils possèdent en même temps une grande fluidité. Vous placez tous vos personnages au sein d'intenses dilemmes moraux. Comment bâtissez-vous vos scénarios ?

Premièrement, le cœur de l'histoire doit être dramatique. Il doit y avoir du suspense. La pire chose serait que les gens quittent la salle, alors il faut leur donner le sentiment que quelque chose va arriver. C'est peut-être mon expérience de travail au théâtre qui me pousse à cela. La seconde chose est que je ne veux pas donner toute l'information au public. Je crois que le public doit activement participer au film. Par exemple, vous ne voyez pas la scène de l'accident mais vous pouvez l'imaginer. Cette imagination active doit être effectuée par l'auditoire, les gens doivent compléter le puzzle dans leur tête. J'introduis des détails spécifiques qui semblent au départ banals, comme les sacs de déchet dans l'escalier, mais qui prennent leur importance. C'est un peu comme un calcul mathématique. Avant de commencer le script, j'avais des tas de notes et je les ai mises ensemble comme un puzzle, j'ai choisi des trucs et en ai éliminé d'autres. Il n'y a que 5% de ce que j'avais qui s'est retrouvé dans le script, le reste est complètement intuitif. C'est un processus inexplicable, comme un rêve.

Je suis très optimiste. Je vois un futur très brillant pour l'Iran. Avant, les gens voulaient la justice. Maintenant, ils veulent la liberté.

C'est quelque chose de constant dans vos films de ne pas montrer en vue d'en montrer davantage. Vous jouez un peu avec votre auditoire, non ?

Je crois que c'est au public de réfléchir à ce qu'il y a dans le film. Mon *a priori* est que le public est aussi intelligent que moi, que vous pouvez imaginer la situation. C'est pour cela que je choisis de ne pas montrer. À travers votre imagination, vous pouvez construire mieux que je ne peux montrer. L'amour du

drame cinématographique est une autre chose, aussi. Si vous savez qui est le meurtrier, ce n'est pas intéressant de connaître l'histoire. J'ai, en fait, filmé la scène de l'accident et, quand je l'ai montrée à des amis lors d'une projection privée, ils m'ont dit « Non, on ne veut pas voir cela. Coupe cette scène. » Mais peut-être pourrez-vous la voir sur le DVD.

Quelle part laissez-vous à l'improvisation ?

Le scénario est très précis. Tout est écrit. On fait parfois de petits changements mais fondamentalement tout est dans le scénario.

Il est impossible de ne pas parler de votre compatriote Jafar Panahi. Que pensez-vous de cette situation ? Vous avez vous-même fait ce film sur l'Iran. Pourquoi continuez-vous à demeurer en Iran ?

C'est mon devoir de continuer à demeurer en Iran, justement à cause de cette situation. Imaginez si tous les artistes quittaient l'Iran ! Qu'advierait-il du peuple ? J'ai deux possibilités : ou alors je m'exprime comme vous attendez, comme Jafar Panahi l'a fait, et là j'ai des problèmes et je ne pourrai plus faire de films. Si j'ai quelque chose à dire, je le dis à travers mes films. Je pense que si je montre quelque chose à travers mes films, cela aura plus d'impact. C'est pour moi une voie plus juste pour tous mes collègues. Je crois que si c'était mieux de parler, on n'aurait pas besoin de faire de films.

L'Égypte a récemment connu des bouleversements politiques. Croyez-vous que ces bouleversements peuvent affecter la situation iranienne ?

Il y a des corrélations. Peut-être peuvent-ils s'influencer mutuellement. Oui, c'est possible. Chaque homme et chaque femme en Iran souhaitent un mouvement pacifique, c'est certain.

Comment imaginez-vous le futur de l'Iran ?

Je suis très optimiste. Je vois un futur très brillant pour l'Iran. Avant, les gens voulaient la justice. Maintenant, ils veulent la liberté. Et je crois qu'on ne peut pas avoir de justice sans liberté. ☺



Les femmes en Iran sont braves et conscientes de ce qu'elles veulent



Chaque homme en Iran souhaite un mouvement pacifique